

GAZETTE DES CAMPAGNES

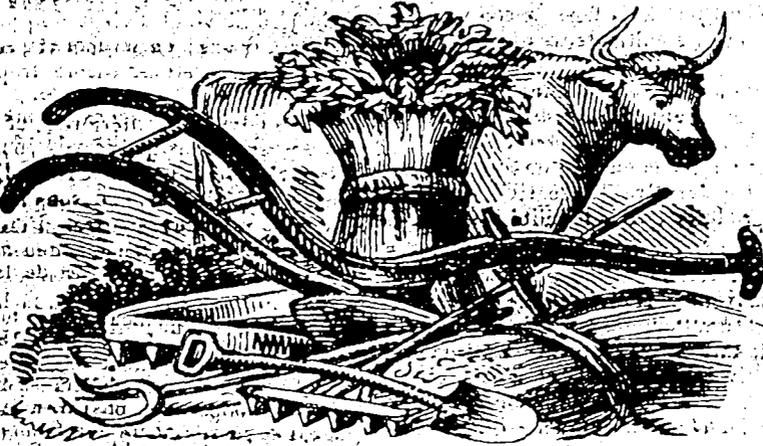
Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

Editeur-Propriétaire
FIRMIN H. PROULX

A qui toutes lettres concernant l'administration de la Gazette, et les demandes pour abonnement, devront être adressées franco.

L'abonnement est de \$1 par an, payable à l'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

L'avis de discontinuation doit être donné par écrit à la Bureau, et les arriérés devront alors avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la Gazette.



Rédacteur

J. D. SCHMOUTH

Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, devront être directement adressées au Rédacteur.

ANNONCES :

1ère insertion, 10 cts. la ligne ; 2me insertion, etc. 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Que ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre Gazette agricole.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.
Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

Notre littérature

Comme nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs huit pages de littérature, nous n'en publierons pas pour le prochain numéro.

CAUSERIE AGRICOLE

NECESSITÉ D'UN BON MATÉRIEL AGRICOLE.

Le progrès appartient à tous les arts et à toutes les industries, tous sont susceptibles de s'améliorer, et de perfectionner leurs procédés. De tous côtés, nous voyons les arts, mêmes les plus matériels, si nous pouvons employer cette expression, de tous côtés, nous voyons ces arts atteindre à une perfection dont au premier abord nous ne les croyions pas susceptibles.

Il y a quelques années, la bonneterie, la charbonnerie, la ferronnerie, le tannage et mille autres industries, exécutaient misérablement des ouvrages d'une grossièreté qui nous fait pitié maintenant. Aujourd'hui, l'intelligence humaine a fait son œuvre, la pensée est venue au secours du bras et nous sommes fiers des succès qu'ont remportés ces deux forces combinées.

Dans ce grand travail de perfectionnement il nous semblait que l'agriculture, cette industrie nationale par excellence, aurait été la première à entrer franchement dans la voie du progrès, nous croyions que tous nos cultivateurs intelligents, et ils sont nombreux, mettraient la main à l'œuvre pour améliorer nos procédés culturels et augmenter la production tout en diminuant les dépenses.

Malheureusement, tel n'a pas été le cas, notre agriculture n'a pas progressé avec la rapidité que nous aurions désiré et dont nous voyons des exemples dans les autres industries. Le cultivateur a préféré la vieille routine au progrès et s'est laissé devancer par tous les autres fabricants. Il s'est attaché à suivre, sur sa terre aussi fidèlement que possible, les manières d'opérer que lui avaient léguées ses

ancêtres. Il n'a pas songé que le temps a marché, et que ce qui était profitable il y a cinquante ans ne l'est plus aujourd'hui. Il a oublié que les terres ne possèdent plus leur fertilité première et que le mode de culture suivi par nos pères, bon, excellent même dans les circonstances où ils se trouvaient placés, n'est plus acceptable à l'époque actuelle.

Il n'existe pas de terres inépuisables ; et nous croyons que tous les cultivateurs pensent comme nous à ce sujet. Tout sol livré à la culture s'épuise, perd quelques parcelles de sa richesse. Cela se conçoit facilement ; les plantes qui croissent sur un terrain, vivent à ses dépens, prennent dans son sein la plus grande partie de la nourriture nécessaire à leur développement et par conséquent l'appauvrissent. Cet appauvrissement peut de prime abord n'être pas perceptible, mais avec le temps il se fait trop bien connaître par la diminution graduelle et rapide dans le rendement des récoltes.

Les premiers pionniers du Canada, trouvèrent dans les terres qu'on leur offrait, une richesse immense, inconnue dans la mère-patrie. Sans peine et presque sans travail ils obtenaient trente, quarante, cinquante pour un ; c'était alors le temps des plaisirs et de la vie joyeuse. La culture ne demandait que peu de bras, peu de dépenses et donnait des profits élevés. En quelques jours on exécutait les travaux d'ensemencement et ceux de récolte ; dans l'intervalle on laissait pousser, car on savait que la terre ferait bien son devoir.

La population était alors peu serrée et cependant personne ne se plaignait du manque d'ouvriers ; tout le monde ou du moins tous les habitants de la campagne étaient propriétaires et chacun se servait de quelques bras qu'il pouvait trouver dans sa famille. On cultivait nécessairement des surfaces moindres qu'aujourd'hui, mais l'extrême puissance productive du sol assurait toujours des récoltes assez abondantes.

Ce beau temps n'est plus, la fertilité de nos terres est détruite et la routine ou mieux la négligence et l'insouciance dans l'exécution des travaux agricoles n'ont plus leur raison